

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les Québécois lisent peu

Adrien Thério

Numéro 35, automne 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39728ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Thério, A. (1984). Les Québécois lisent peu. *Lettres québécoises*, (35), 13–13.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Les Québécois lisent peu

En effet, c'est la constatation que fait le ministère des Affaires culturelles du Québec après une enquête qui a duré plusieurs mois. Les chercheurs du ministère nous donnent plusieurs raisons qui, selon eux, expliquent cet état de chose. En résumé, «le livre ne fait pas partie de l'environnement quotidien»; «la lecture n'est pas intégrée aux activités de loisir des gens»; «les médias accordent peu de place au livre et à la lecture» et enfin «le livre et la lecture ne sont pas suffisamment appuyés par des activités d'animation».

Pour remédier à cette situation, le Ministère propose un plan d'action en trois volets: d'abord «présenter le livre comme un objet de plaisir et de détente»; intégrer le livre «dans les médias électroniques et la promotion des librairies, des bibliothèques et des salons du livre»; et finalement «consolider les acquis». Ce plan d'action coûtera près de deux millions de dollars en trois années.

L'intérêt du ministère dans les habitudes de lecture des Québécois est compréhensible. Les recherches qu'on a faites dans ce domaine étaient certes justifiées. Et les conclusions auxquelles on arrive sont probablement justes. Enfin, je ne suis pas opposé au plan d'action qu'on va mettre en marche mais je ne suis pas sûr qu'il changera beaucoup les habitudes de lecture de mes concitoyens.

La question qu'il faut se poser, c'est celle-ci: pourquoi le livre ne fait-il pas partie de l'environnement quotidien québécois? pourquoi les médias accordent-ils si peu de place au livre et à la lecture? pourquoi le livre et la lecture laissent-ils indifférents tous ces gens qui s'occupent d'animation?

La réponse me paraît assez simple, c'est que nos différents systèmes d'éducation ne sont pas faits pour donner à nos étudiants le goût de la culture ou en tout cas n'ont pas réussi jusqu'à présent à leur donner ce goût de la culture. En conséquence, les remèdes qui pourraient guérir, en partie du moins, cette maladie nationale, devraient venir beaucoup plus du ministère de l'Éducation que du ministère des Affaires culturelles.

Il y a un bon moment que les Québécois ont compris que pour avoir un niveau de vie décent, il fallait qu'ils s'instruisent. Nos différents gouvernements ont procédé à toutes sortes de changements dans notre système d'éducation dans le but très louable de permettre à toute la jeunesse québécoise de décrocher des diplômes et d'avoir accès au marché du travail. C'est ce que nos étudiants font à l'heure actuelle. Ils courent après les diplômes. Ils ont oublié en cours de route que l'instruction doit être la voie qui mène à l'éducation qui ne peut se faire sans la fréquentation assidue des livres.

Le document du ministère des Affaires culturelles nous apprend que c'est le manque d'intérêt qui empêche la majorité des Québécois de lire. D'où vient ce manque d'intérêt? Ne serait-ce pas tout simplement de la paresse intellectuelle?

Par ailleurs, comment comprendre que des gens qui lisent si peu fréquentent autant les théâtres et surtout les théâtres d'été? Je me suis rendu, il y a un mois, voir une de ces pièces à succès, à une trentaine de kilomètres de Montréal. Une salle de 500 places. Nous avons dû patienter une dizaine de jours avant de pouvoir avoir des billets. On jouait tous les jours à guichets fermés. C'est lors du re-

tour que je me suis posé des questions sur l'orientation de ce théâtre d'été. À la fin du premier acte qui durait une heure et demie, je croyais que la pièce était terminée. Il n'y avait, selon moi, rien d'autre à ajouter. Je me trompais. Il fallait un deuxième acte d'une demi-heure pour en arriver au «happy ending». Comment se fait-il que des Québécois qui lisent si peu sont prêts à dépenser autant d'argent pour aller voir des pièces de théâtre qui finissent bien? J'ai alors fait remarquer à mon compagnon que ces Québécois lisent peut-être plus qu'on ne pense et que ce «happy ending» auquel ils tiennent tant devait correspondre à une littérature genre Harlequin ou détective, ce qu'ils n'osent pas avouer. Deux jours plus tard, dans le *Devoir*, j'apprends que l'auteur d'un rapport sur les habitudes de lecture des cégépiens, Robert Greiss, en arrive à peu près à la même conclusion: «On ne lit pas par plaisir, dit-il. On lit très peu et quand on lit, on lit des romans à l'eau de rose, des Harlequin, des best-sellers américains ou de la bande dessinée».

Les cégépiens d'hier qui remplissent aujourd'hui les théâtres d'été n'ont pas changé. Il y a peu d'espoir que ceux d'aujourd'hui se remettent en question. De quoi demain sera-t-il fait? Comme disait l'autre, nous ne sommes pas encore sortis du bois. □

Adrien Thério

N.B. Ces réflexions rejoignent un peu celles de Jules Fournier dans une interview qu'on lira plus loin. Qui sait s'il ne me les a pas inspirées?